

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 2

Artikel: A propou dâo bounan
Autor: Caton
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183674>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» doige demeurer, Et quand il sera nécessaire en
 » faire un nouveau que mon dit Seigneur le doigt
 » faire à faire au lieu où il estait pour advant, c'est
 » assavoir au lieu dit en Sevelyn ou au lieu accor-
 » dant entre mon dit Seigneur et les dits Nobles et
 » bourgeois de Lausanne. »



Les jours de marché à Lausanne et à Cully en 1359.

Le jour du marché, à Lausanne, le samedi, peut bien être antérieur à six siècles; dans tous les cas son existence date de plus de 516 ans, comme cela est constaté par la création d'un jour de marché en faveur de Cully en 1359.

Aymon de Cossonay, évêque de Lausanne, considérant l'utilité de son Eglise et celle des bourgeois et habitants de la ville de Cully, à Lavaux, et afin que cette ville puisse s'agrandir, lui accorde la faculté d'avoir un marché le jeudi, en lui garantissant les mêmes avantages qu'à Lausanne, dont le marché avait lieu le samedi, à condition que l'évêque puisse percevoir sur les ventes faites au marché de Cully les mêmes droits que sur le marché de Lausanne, et que ceux de ses sujets qui étaient exempts de payer ces droits en fussent aussi libérés à Cully.

Et afin que ce marché puisse se tenir avec d'autant plus de sûreté, l'évêque accorde à ses bonnes gens de Cully le droit, quand bon leur semblera, d'entourer leur ville de fossés et d'une muraille.

Fait au château d'Ouchy le 21 mars 1359.

Nous ne connaissons pas la date de la création du petit marché à Lausanne, qui a lieu le mercredi; il aura été admis ensuite de l'augmentation de la population ne s'occupant pas de la culture du jardin. Ce marché du mercredi existait déjà en 1804.



Un homme, rencontrant dans la rue une dame de sa connaissance, doit-il la saluer le premier, attendre son salut ou ne pas saluer du tout?

Comme il nous serait difficile de répondre à cette question plus spirituellement que M. Léon Brunschwig, nous lui laissons la parole:

« J'ai déjà entendu soulever cette question dans plus d'un salon, où tout le monde se piquait de connaître sur le bout du doigt les usages de l'étiquette.

» Faut-il saluer une dame le premier? Faut-il ne pas la saluer du tout? Faut-il attendre qu'elle vous salue pour lui répondre?

» Je vous avoue que, pour ma part, je suis un de ces hommes des champs qui n'aiment pas chercher midi à quatorze heures et ne comprennent rien à certaines subtilités d'attitude, à certains raffinements de politesse qui veulent qu'on fasse semblant de ne pas connaître une personne de ses amies, de peur de la méconnaître en la reconnaissant.

» Non, ce n'est pas ainsi que parle la nature.

» Saluer une dame, n'est pas à mes yeux un acte indélicat destiné à faire savoir *urbi et orbi* qu'elle ne vous est pas inconnue, c'est bien plutôt une marque de déférence tout autant que descendre d'un trottoir pour lui laisser le passage libre.

» Je vais même plus loin, n'y a-t-il pas un petit grain d'hypocrisie dans ce manège qui consisterait à passer auprès d'une personne que l'on connaît, sans la saluer? et ne semble-t-on pas dire au public: « Nous ne voulons pas qu'on sache que nous nous connaissons? » Et pourquoi ne le voulez-vous pas? Pourquoi ne le saurait-on pas? Pourquoi ne vous connaîtriez-vous pas? La fréquentation des dames n'a rien que de fort honorable et leur nier connaissance pourrait être considéré comme une injure par plus d'une.

« ... Mais faut-il, pour saluer une dame, attendre qu'elle ait commencé? Je ne le pense pas; puisque le salut est une marque de respect et de déférence, c'est à l'homme de la donner le premier et non pas à la dame. Ce serait intervertir les rôles. Le capitaine a droit au respect du soldat, parce qu'il est son supérieur; le vieillard au respect du jeune homme, parce qu'il est âgé; la femme au respect de l'homme, parce qu'elle est femme.

» Et puis, qui sait si, en prodiguant le salut dans ce monde, nous ne préparons pas notre salut dans l'autre? »



A propou dào bounan.

Lo vouaïque passâ cé bounan! Conto qu'à part lè boutequi et lè z'einfants, lè z'autrès dzeins sont bin n'éze. L'est veré que po bin que ien a, lo bounan coté quasi atant què po mariâ n'a felhie, kâ avoué l'ão poueta mouda que l'ont ora, dè ti sè bailli oquie, et dè fère dâi fins soupâ, cein met avau lè petites dzeins, et qu'ein ont-te après? Ye regrettont l'ão z'ardzeint, que l'ão fâ fauta; et se cliâo qu'étiot brouilli dein l'ão mènadzo sè sont rappédzenâ ein sè bailleint dè bounan, sè refont bintout la potta. Et lè z'einfants! se n'ont pas onna lottâ dè bibi et dâi panerâ dè bonbons, font la mena. Dein mon teimps, on fasâi pas tant de cé commerce: on mettâi sè chôquès su lo soyî po que la tsaussevillhe et lo boun-einfant, à cein qu'on no desâi, pouessant vito lè trovâ ein passeint pè lo perte dè la tsemenâ, po lài mettrè dâi coquès, dâi bricelets, dou âo traî caramellès, on blliosset dè trabllettès à la bise et dâi iadzo onna demi-batze, et on étâi conteint. Coumeint on tè tracivè frou dào lhi, d'aboo qu'on vayâi bé, po allâ cein vouâiti, et quinnès cabrioulès on fasâi, dè dzouie! Ora, allâ-lâi avoué lè z'einfants; n'ont jamé prâo et cein vo poli on sa de fromeint coumeint rein.

Mâ n'est pas dè cein que volliâvo vo dèvesâ; volliâvo vo z'ein racontâ iena que s'est passâie ia bin n'a cinquantanna d'annâies assebin à propou dào bounan. La vaitsé:

La Caton et lo café.

Onna felhie dè Berâolaz, tot près dào camp dè

Bire, étai ein serviço pè Dzenèva. Dein cé teimps n'étai pas tant quiestion de café pè châtreté. Lè retso ein bèvessont quauquie iadzo la demeindze et quand per hazà l'aviont n'a noce ao bin on batsi, mà tsi lè pourrès dzeins, sàlu! Adon clia felhie que n'ein avai jamé bu à Beràolaz, lo trovà adrai bon à Dzenèva quand le l'eut agottà. (Paret que lo café po lè fennès, l'est coumeint lo penatset po lè z'hommo, cein est bon d'ao premi coup.) Tot parai, se le sè desai, se ma mère ein poivè bairè n'écoualeta, què de bin! quin plliési! me tsappèrai de l'ai ien einvouyi po lo bounan. Et clia brava felhie ein atseta onna livra que le pàya bo et bin on écu nàovo; on étai pas fotu d'ein avai à mein et l'espèdià pè la poustà avoué n'a lettra iò l'avai marquà:

Ma pourra mère, vo z'einvouyo pè la preinta oquie po vo regalà, que l'est d'ao café. On ein bati tsi mè maitrès, et c'est destra, mà destra bon. A Beràolaz, on ne sà pas onco cein que c'est; assebin vo z'ein einvouyo n'a livra po lo bounan. Vo foudrà einvità po lo mareindon la Cademi, la Couleverd, la Medzemà et la Tchadru. Voudré bin ètrè catchà derai la pliaqua po vairè coumeint vo z'allà vo reletsi lè pottès totè lè cinq. Saluà-lè de ma pà et vo soitò lo bounan. Voutra felhie,

JEANNETTE.

Quand lo poustiyon eut apportà lo paquie et la lettra à Beràolaz, la mère allà, tota rovieinta, einvità sè coumàrès et paret que ne trovirent pas lo café bon, kà la villhe, l'écrise à sa felhie:

Ma Djanotton. Tè remacho pas tant po ton café, que n'ein étai bin attrapàies. D'aboo n'ein jamé pu féré couàire cliaò tsancrès de favioulès que te l'ao dit d'ao café. Yavé portant met prao bûro et quauquies truffès. N'ein du raffonça trài iadzo, n'ein fé on fù de la metsance et l'édhie avai bio borbottà tantqu'a féré solèva lo couvai de la mermita, le n'ont pas vollhu couàire. N'ein tot de mèmo dressi la soupa po cein agottà, mà l'étai rudo crouie. La Tchadru avai mau ao tieu et n'ein du féré de l'édhietta po féré passà lo gout. On autro iadzo, garda te n'écu nàovo et ne dépeinse pas t'n'ardzeint à n'a tòla bourtià. Su prao bin, Diu sà benì, mà yé perdu ma tababatire, qu'étai pllieina de maracò. Adieu, sà adé sàdze per lè. Ta mère,

CATON.

Un pasteur de campagne, fort amateur des exercices d'équitation, avait loué un cheval pour faire une escapade dans les localités voisines. Il profita de sa monture toute la journée; mais, comme il était fort avare, il ne daigna pas lui offrir la moindre ration d'avoine.

La pauvre bête remise au garçon d'écurie, hâlante et les flancs déprimés, se dirigea rapidement vers le ratelier.

Le patron arrive, examine Babi et, au premier coup d'œil, s'aperçoit qu'elle n'a point été l'objet de grandes générosités.

Babi mangeait avec avidité.

— Jean! s'écrie le voiturier, qui était un malin.

— Monsié!

— Va-t-en chez M. le ministre? et demande-lui si la bride de Babi n'a pas été échangée.

Le garçon court chez le pasteur, qu'il rencontre dans la rue. « Chustement challais chez vous. Le patron il demande si vous n'avez pas changé le pride du Babi? »

Surpris par cette question, le pasteur répond ingénument: « C'est impossible, mon cher ami, car le cheval n'a pas été débridé. »

Voici une gasconnade qui n'est pas neuve, mais qui est toujours amusante:

Deux habitants des bords de la Garonne vantent à qui mieux mieux leur agilité et leur légèreté.

— Moi, dit le premier, je saute si haut que j'atteins un second étage.

— Peuh! fait l'autre avec dédain, belle affaire! Moi, je saute si haut que je m'ennuie en l'air.

Une réponse de médecin peu compromettante:

— Docteur, disait une cliente, vous qui possédez à fond l'art de guérir, dites-moi donc franchement ce que vous faites quand vous êtes enrhumé?

— Je tousse, chère madame.

Un de nos abonnés nous communique ces singulières et laconiques réflexions: « L'année 1876 se présente sous les apparences les plus favorables: L'Etat augmente les impôts; les propriétaires augmentent les loyers; la commune rançonne les locataires; les colporteurs allègent la tâche des commerçants, et la gymnastique fédérale empoigne nos garçons de 10 à 20 ans; le service militaire les empoigne ensuite; les actionnaires de nombreuses entreprises se grattent derrière l'oreille... Nous progressons! »

Décidément notre abonné broie du noir.

L. MONNET.

La livraison de janvier de la Bibliothèque universelle et revue suisse, contient les articles suivants: I. L'Espagne et la liberté. Œuvre postume de M. le comte de MONTALEMBERT. — II. Les mœurs des fourmis, par M. Eugène RAMBERT. — III. Contes et chants populaire français, par M. Charles MARTELLE. — IV. Alexandre Vinet, par M. Ed. TALLICHET. — A. L'accordée de l'instituteur. Nouvelle de Melchior MEYR. — VI. Chronique parisienne. — VII. Chronique italienne. — VIII. Chronique anglaise. — IX. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 9 Janvier.

Le Marché de Londres ou les ouvriers de la cité,
grand drame en huit actes.

L'amour qu'est qu'est qu'ça,
vaudeville en un acte.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELSISLE ET F. REGAMEY